

Michel Crépu

Propos sur le style

Qu'ai-je à faire, aujourd'hui, du mot « style » ? Un premier réflexe me conduit à trouver la chose un peu surannée. Le style serait une marque d'appartenance « bourgeoise », autant dire un lien de « classe », tellement suranné même qu'on en vient à réaliser cette problématique comme une plante verte condamnée à la relecture cocasse de textes qui furent de nos maîtres et ne le sont plus. Je viens de refeuilleter un vieux numéro de *Tel Quel* de la grande époque, que Philippe Sollers n'est plus là pour défendre. « Grande époque » veut dire les années cinquante, disons. Il va de soi que, pour le Sollers de cette décennie, la « bourgeoisie » demeure l'ennemi principal. Et il va de soi que le « style » demeure un attribut de classe prestigieux. Rien n'est plus voué à la casse que la « conscience bourgeoise » et tout ce qui va avec, qu'on trouve en vente sur les planches de Deauville. L'irruption des « hussards » a jeté le trouble dans cette géographie idéologique : il y a un hussardisme de gauche (Bernard Frank) et un autre de droite (Jacques Laurent), et tout le monde se souvient encore de la querelle D'Ormesson - Frank dans *L'Obs*, qui me paraît bien avoir été la dernière querelle notable ayant eu le « style » comme centre de gravité. Il s'agissait du style comme d'une arme de défense anti-militante. La gauche, bien fournie sur ce terrain, aura fini par s'effondrer elle-même, par effet de pesanteur insupportable. La révolution est un genre de beauté sérieuse qui n'a pas surmonté son propre surmoi. Frank a été le seul, pratiquement, dans les rangs hussards, à se douter qu'un effondrement était en cours ; sa niche de *L'Obs* lui aura servi d'abri antiatomique. À peine a-t-il eu le temps de s'épousseter que, déjà, on approchait les pages encore non lues de *L'Archipel du Goulag*. Tout a été très vite, finalement.

Il me semble qu'il n'y a pas trop à revenir sur tout cela. Les personnages de cette pièce de la fin du XX^e siècle ont rendu leur copie alors que sonnait la cloche de la récré. Je vois mieux une discussion sur le style ayant « l'élégance » pour base de décollage. Adieu les considérations humanistes, bonjour la manière (d'écrire une phrase, de tourner son nœud de cravate.) Y a-t-il lieu de s'en réjouir ? La question serait maintenant : quel est l'enjeu ? Pour Jacques Rivière, la réponse était : qu'avons-nous à proposer face au surréalisme ? Puis elle est devenue : qu'avons-nous à proposer face à la Révolution ? Et maintenant : face au vol du papillon ?

Le style en soi est d'un maigre réconfort. On peut considérer le débat comme clos. Un jeune écrivain vient demander des conseils. Peut-être le terme de singularité peut-il venir à notre secours ? Le style est une simple affaire de code, la singularité est une affaire existentielle. On peut mentir avec le style, on ne fait même que cela. Le style sert à cacher l'inavouable avec plus ou moins de talent. Céline disait : « la vérité, personne n'en veut ». Le style sert à dire la vérité sans gâcher la soirée.

Michel Crépu est né en 1954. Il a été responsable des pages littéraires de *La Croix*, directeur de la *Revue des deux Mondes* puis rédacteur en chef de la *NRF*. Également critique littéraire, essayiste et romancier. Derniers ouvrages : *Un empêchement* (Gallimard, 2018), *Beckett 27 juillet 1982 11h30* (Arléa, coll. « La rencontre », 2019), *Rue Saint-Mars* (Gallimard, 2021).